

« Jetez quelque
argent au peuple... »

En 1694, alors que le règne de Louis XIV est déjà bien entamé (il a 56 ans), un auteur anonyme diffuse sous le manteau une lettre adressée au souverain qui n'est pas tendre :

Vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée, les villes et les campagnes se dépeuplent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent, vous avez détruit la moitié des forces réelles dedans de votre État pour défendre de vaines conquêtes au dehors... La France entière n'est plus qu'un grand capital désolé et sans provisions. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'État... Le peuple même, qui vous a tant aimé, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de



toutes parts... Voilà, Sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux.

Si les propos sont d'une certaine dureté, il faut bien voir qu'il s'agit d'une œuvre de propagande destinée à noircir la situation afin d'influencer le roi, comme les lecteurs de cette lettre, d'autant que la situation délicate de la France est bien plus due à de terribles années de froid et de conditions climatiques déplorables qu'à la gestion du roi.

L'auteur est cependant obligé de reconnaître que Louis XIV est très aimé de son peuple, même si celui-ci doit s'acquitter de taxes et d'impôts importants du fait de l'ambition affichée par son souverain, mais c'est aussi grâce à cette ambition que le rayonnement de la France est à son comble en Europe.

Il faut bien comprendre aussi dans quel contexte cette lettre anonyme est écrite : si l'on essaye ainsi de s'adresser directement au roi, c'est pour essayer de l'atteindre malgré ou plutôt au-delà de ses conseillers et de son entourage, qui apparaissent pour le peuple comme les vrais fautifs des brimades dont il fait l'objet.

Colbert est aussi impopulaire que le roi peut être apprécié. Du fait de la Fronde, qui l'a profondément marqué, Louis XIV veut amoindrir la puissance de la noblesse et s'associer pour cela aux commerçants et artisans qui peuplent son royaume.

S'il est coupé de certains de ses sujets, ce n'est pas faute pour Louis XIV d'avoir essayé, dès le début de son règne, de se démarquer sur ce point de son père : le roi pose alors le principe que tout un chacun pouvait s'approcher de lui pour présenter ses doléances, du moment qu'un cérémonial précis, réglé sur un ordre de préséance strict, est respecté. Dans les faits, ce rituel est suffisamment contraignant pour être livré aux mains des conseillers et proches du roi, qui y gagnent une puissance sans commune mesure, et le pouvoir de filtrer les demandes qui parviennent aux oreilles du roi.

Louis XIV peut pourtant faire montre d'une certaine empathie à l'égard de ses sujets. Ainsi, dans une lettre qu'il adresse au duc d'Anjou, son petit-fils, pressenti pour prendre la couronne d'Espagne, le roi lui enjoint :

Faites le bonheur de vos sujets ; et, dans cette vue, n'ayez de guerre que lorsque vous y serez forcé et que vous aurez bien considéré et bien pesé les raisons dans votre Conseil. [...] Traitez bien tout le monde ; ne dites jamais rien de fâcheux à personne ; mais distinguez les gens de qualité et de mérite. [...] Traitez bien vos domestiques, mais ne leur donnez pas trop de familiarité et encore moins de créance [...]. Jetez quelque argent au peuple quand vous serez en Espagne, et surtout en entrant dans Madrid.

Aucune trace de cynisme dans cette dernière injonction : le roi tient réellement à faire le bonheur de son peuple et bataillera ferme par la suite pour en sauver la majeure partie durant les durs hivers de la fin de son règne.



Quand la famine tue un dixième de la population

En 1693, la France tire une grande partie de sa puissance diplomatique et militaire du fait de l'importance de sa population : elle compte presque 23 millions d'habitants, ce qui en fait, et de loin, le pays le plus peuplé d'Europe. Le royaume est en pleine expansion, mais un problème se pose de manière récurrente, à une époque où l'agriculture



n'est pas encore maîtrisée et connaît des rendements très faibles, et où les infrastructures de production comme de distribution sont tout à fait rudimentaires : comment nourrir autant d'habitants sur une base régulière ?

La production nationale est en général suffisante pour éviter que les gens ne meurent de faim, même si la majorité des pauvres doit se contenter pour son ordinaire de tremper une tranche de pain dans une soupe de légumes très claire et, s'ils ont de la chance, de pouvoir accompagner cette frugale collation d'une tranche de lard.

À la veille d'entamer le dix-huitième siècle, la situation est préoccupante du fait de l'enchaînement de plusieurs saisons médiocres, qui ont vu les populations devenir de plus en plus affamées, et les stocks éventuels fondre comme peau de chagrin.

Les conditions météorologiques sont particulièrement désastreuses, du fait de pluies trop abondantes en été, et d'hivers très rudes, marqués par des températures descendant largement en dessous de zéro (on peut atteindre à la campagne les -25 °C).

À la veille de la grande famine, l'année 1693 s'est déjà avérée catastrophique : un pain vendu aux Halles peut alors coûter à un ouvrier jusqu'à une journée de salaire. Le peuple subit d'importantes privations avant de devoir affronter un hiver glacial qui commence à faire d'énormes dégâts parmi les plus affaiblis. Pire encore : le printemps qui suit est désespérément sec, contrastant fortement avec les importantes précipitations qui avaient marqué les années précédentes, et cette sécheresse s'avère dramatique pour les récoltes à venir. Dans les campagnes, la perspective de littéralement mourir de faim met une partie de la population sur les routes, dans le vain espoir de trouver plus de stocks dans des régions avoisinantes.

Mais le problème est généralisé, et les paysans errants ne font que repousser la fatalité : ils sont nombreux à s'as-

seoir sur le bord des routes et chemins pour ne jamais plus trouver la force de se relever. La situation est encore plus préoccupante dans les villes que dans les campagnes, du fait des difficultés d'approvisionnement et de l'absence d'empressement de la part des producteurs de céder leur moyen de subsistance aux citadins à travers le territoire. La possibilité de soulève-



ments populaires face à l'absence de grain – qui ne touche pas à titre égal toutes les classes de la population – amène cependant le pouvoir royal à insister pour obtenir un approvisionnement, même faible, pour la capitale et les autres villes du royaume, afin d'éviter les troubles.

D'autres mesures sont prises très rapidement, face au désespoir et la grogne qui agitent les faubourgs citadins. On engage des « chasse-gueux », chargés d'expulser manu militari les pauvres de Paris comme des autres grandes villes de France. Livrés à eux-mêmes, dans un territoire qui ne leur donne aucun espoir de survie, ces ostracisés n'hésitent pas à s'attaquer aux champs de blé encore vert, et on doit également engager des hommes chargés de surveiller les récoltes pour éviter qu'elles ne soient dévorées sur pied. Voilà à quelles extrémités en arrivent ceux qui connaissent cette terrible période.

L'été qui arrive voit les gueux se réfugier dans les forêts et essayer de vivre de leurs fruits, de glands et de plantes, tandis qu'on n'hésite pas à se nourrir des bêtes mortes, chiens comme chevaux, même lorsque leurs cadavres sont putréfiés depuis un certain temps.

La multiplication des cadavres sur les routes, ajoutée à la chaleur qui anime l'été 1694, fait flamber des épidémies (dysenterie, typhoïde, etc.) qui viennent accentuer la mortalité de cette période cauchemardesque.